

Pratiques sociales des femmes immigrées âgées dans l'espace public

Fatima Aït Ben Lmadani ()*

**Le marché, le café, la mosquée :
des espaces où se constitue une projection
des représentations
collectives, sociales et culturelles.
Ils permettent aux femmes âgées immigrées
étudiées ici une forme de
reconnaissance sociale.**

**Le marché est un espace de jeu rôles
où ces femmes s'exercent pleinement
aux stratégies interculturelles.**

**Le café, quant à lui, reste un lieu
encore connoté négativement
de masculinité.**

**Elles se sont, en revanche,
réapproprié à leur manière
l'espace de la mosquée,
réservée traditionnellement aux hommes.**

**Elles prennent la parole dans d'autres
espaces d'appropriation
comme le monde associatif.**

**Ces expériences, certes minoritaires,
montrent toutefois l'aspiration
de ces femmes à être reconnues comme
acteurs sociaux bénéficiant de
réelles marges de manoeuvre.**

Cet article porte sur les pratiques sociales des femmes marocaines âgées immigrées en France dans les espaces publics. Fondée sur une enquête qualitative, élaborée ces cinq dernières années en région parisienne, grâce à des entretiens semi-directifs, des récits de vie, et l'observation participante, ce travail sera centré sur la question de la reconnaissance sociale de ces femmes immigrées. Plus précisément, nous nous demanderons dans quelle mesure et comment les espaces publics peuvent favoriser la reconnaissance sociale, au sens d'Axel Honneth.

Pour répondre à cette question, nous mettrons en avant dans un premier temps l'insertion économique de ces femmes en examinant leurs activités professionnelles, essentiellement commerciales. Ensuite, nous nous intéresserons à leurs formes de sociabilité dans des espaces urbains plus ou moins ludiques ou de loisirs, comme par exemple le café. Enfin, nous examinerons leurs pratiques rituelles, notamment dans la Grande Mosquée du cinquième arrondissement de Paris.

L'analyse alors proposée se donnera comme objectif d'appréhender le rôle de l'individu en tant qu'acteur social dans les espaces publics, et sa capacité de mobiliser des ressources ethniques ou culturelles, afin d'accéder à une forme de reconnaissance sociale. Ce terme de reconnaissance sociale est en fait un concept d'inspiration philosophique, introduit en sociologie par A. Honneth, pour analyser le mépris que subissent les individus et pour mettre en avant leur souhait de reconnaissance sociale. Cet auteur entend par reconnaissance, une reconnaissance réciproque et mutuelle, fondée sur des modèles «intersubjectifs», tel que l'Amour, le Droit et la

(*) *Doctorante*

Solidarité.

Le cadre théorique étant ainsi posé, précisons brièvement les caractéristiques de cette population que nous avons enquêtée. Ces femmes immigrées marocaines, sont âgées de plus de 60 ans, résident dans la région parisienne, sont d'origine populaire, et venues en France dans les années 1960-1970. Veuves, célibataires, divorcées ou bien mariées, elles ont exercé auparavant une activité professionnelle, et sont dorénavant retraitées, ou femmes au foyer. Elles sont, pour la plupart, entrées dans un processus d'acculturation qui se traduit par un processus d'individuation et d'individualisation, qui est propre aux sociétés « modernes » industrielles, puisqu'elles ont adopté certaines valeurs du pays d'installation. Mais elles ne sont pas pour autant assimilées, si l'on considère l'assimilation comme un « processus d'adhésion aux objectifs et aux valeurs centrales, fondatrices du consensus national. » (V. De Rudder, 1993)

Ces femmes marocaines immigrées âgées sont, à l'intersection de trois statuts : celui de femme, d'immigré et de personne âgée. Cette intersection les place dans une situation de fragilité, ou plutôt dans une « zone de vulnérabilité », selon l'expression de R. Castel, pour plusieurs raisons : elles subissent une domination masculine, malgré les responsabilités à la fois morales et matérielles qui leur sont dévolues, elles appartiennent aux classes populaires, c'est-à-dire aux classes dominées, ce qui rend leur statut d'immigré difficile à assumer, et elles partagent avec certaines personnes âgées françaises le même destin social, celui d'être défavorisées économiquement, stigmatisées, et exclues.

La condition stigmatisante de ces femmes marocaines les soumet à des formes de mépris qui constituent des atteintes à leur intégrité physique, juridique et morale. Ces formes de mépris sont doubles : la première réside dans « la limitation brutale de l'autonomie personnelle, mais aussi dans le sentiment corrélatif qu'éprouve le sujet de ne pas avoir un statut d'un partenaire d'interaction à part entière », la seconde est liée à l'atteinte de « la dignité » de la personne, ce qui engendre un manque d'estime de soi. Ces deux formes affectent en particulier les immigrés. En effet, ces derniers doivent non seulement faire face à un droit universel qui n'assure pas, dans la pratique, de manière satisfaisante, une reconnaissance juridique à tous les citoyens, mais aussi ils doivent subir un dénigrement culturel, dû au refus de leur reconnaissance sociale. Ainsi, nous

nous intéresserons aux diverses formes de cette reconnaissance sociale qui se manifestent dans des espaces publics, tels le café, le marché, et la mosquée. Nous entendons par espaces publics, des lieux publics extérieurs à l'espace domestique, qui n'ont ni la même valeur symbolique et les mêmes caractéristiques objectives : la mosquée étant plutôt un espace organisé reconnu institutionnellement, le marché et le café étant des lieux publics ouverts et moins formels.

L'espace du marché ou la règle du jeu

Si de nombreux chercheurs en sciences sociales se sont intéressés à la question du commerce ethnique dans l'espace urbain et à celle des réseaux communautaires commerciaux, certains d'autres ont envisagé le commerce sous la forme d'un espace transnational. (M. Guillon, 1986 ; G. Simon ; E. Ma Mung, 1988 ; A. Tarrus, 1987.) Mais la plupart des sociologues et des anthropologues jusqu'à ces dernières années n'ont, non seulement pas prêté attention à la dimension féminine ethnique du petit commerce, les femmes émigrées marocaines qui tenaient un petit commerce étant très minoritaires, mais aussi ils n'ont pas envisagé le petit commerce comme un espace permettant la reconnaissance sociale des individus.

Si A. Battegay a montré que les commerces ethniques se sont installés « dans les failles du système commercial, dans des zones de fragilité créées par la restructuration du commerce urbain », et que les hommes qui tenaient ces commerces se sont intégrés dans des « habitudes locales de consommation », (A. Battegay, 1990, p.147), A. Raulin, quant à elle, a insisté plutôt sur l'idée de la communication culturelle comme une mise en scène visant à instrumentaliser l'ethnicité à des fins de commercialisation, et considère que l'ethnicité constitue un mode d'organisation qui puise sa légitimité de différents registres culturels (A. Raulin, 1987). C'est cette idée que nous retiendrons pour analyser les commerces ethniques, car elle semble plus adaptée à la réalité de certaines femmes immigrées marocaines qui s'occupent de petits commerces. Pour illustrer notre propos, nous évoquerons le cas d'une commerçante marocaine. Il s'agit de Halima, une femme âgée de plus de 60 ans, arrivée en France dans les années 1960. Ancienne ouvrière et vendeuse de plantes aromatiques dans un marché du 16^e arrondissement de Paris, elle est préretraitée,

Ces mots qui peuvent blesser

Omar Samaoli, *anthropologue*

L'interchangeabilité des mots peut avoir parfois des retombées des plus inattendues sauf à considérer qu'elle est utilisée sciemment ou par un effet inconscient non maîtrisé.

Oui, l'inconscient parle et parle surtout comme un langage. Il suffit de se mettre à son écoute pour en débusquer les travers. Tous les travers, qui font fi de toute convenance, de toute bonne éducation pour livrer au détour d'un mot ou d'une phrase le fond de la pensée.

Je réagis ici à l'usage d'un mot rencontré de plus en plus et destiné à rendre compte d'individus, d'hommes, sans les nommer bien entendu. Certes, il ne s'agit que d'immigrés et en l'occurrence ici de vieux immigrés mais des hommes tout de même.

« Un homme est un homme » dit l'adage créole. C'est cette dignité que paraît retirer malheureusement à ces hommes l'usage du sobriquet de « navette » : Les « navettes » qui retournent souvent au pays ; les « navettes » qui vivent dans les foyers ; les « navettes » qui viennent toucher leur retraite en France ; il faut gérer les « navettes » ; il faut trouver des solutions pour les « navettes », etc ...

On ne peut même pas arguer dans ce sens un banal glissement oral ou autre taquinerie du même mauvais goût. Parce qu'on écrit aussi au sujet des « navettes ». On plaide la cause des « navettes ». On s'émeut même de leur sort, mais en les amputant ma foi de leur condition : celle d'être des hommes tout simplement. Bienvenue donc à « navette » venu enrichir notre vocabulaire tenu sur les immigrés et autres « sonacos » comme on dit notoirement. Et qu'on ne nous dise pas que ce vocable est puisé dans une nouvelle culture urbaine, ni dans la littérature géographique ou sociologique. Chez les géographes comme chez les sociologues, la mobilité résidentielle puisque c'est de cela dont il s'agit au fond et c'est à cela et rien qu'à cela qu'on devrait penser et nous en tenir, désigne une situation ou une dynamique sociale et non pas un référencement identitaire.

Et à toute fin utile en cette même occasion, offrons-nous un petit instant d'anthropologie culinaire. Au Maroc, les habitants de certaines régions, ne consomment le navet ou la navette que lors de repas d'enterrement. Ainsi, la vulgate populaire marocaine associe cet oléagineux à un met de chagrin. Il serait donc d'une apparence triste (*hazin* c'est-à-dire endeuillé), comme le laisserait voir son enrobage mauve.

Je doute fort que dans l'utilisation récente de ce vocable on ait pu penser un instant à tout cet enjeu sémantique. Un chat c'est un chat et un immigré c'est un immigré. Gardons donc à la langue et aux mots leur désignation, leur poids suffit largement. Alors entre oléagineux triste (navet, navette), ou même vaisseau spatial, prenons simplement l'habitude de nommer les gens de la façon la plus élémentaire et qui est leur condition : Des hommes aussi. ■

veste marron, et « son français » presque sans accent, elle se faisait passer aux yeux de ses clients pour une autochtone. Durant les nombreuses fois où nous avons pu lui rendre visite sur son lieu de travail pour réaliser des entretiens, nous avons observé les diverses interactions qui se déroulèrent entre elle et ses clients.

Il lui arrivait, en l'occurrence, de jouer l'ambiguïté identitaire, en se faisant appeler Halima ou bien Hélène, selon la personne qui se trouvait en face d'elle. Et cette ambiguïté était instrumentalisée pour fidéliser certains clients. Il lui arrivait aussi de faire référence au registre culturel, en utilisant la langue arabe, lorsqu'elle était face à des personnes d'origine maghrébine ; la discussion était alors centrée sur le pays d'origine, la famille, ou bien des problèmes administratifs. Elle se positionnait ainsi vis-à-vis de ces personnes, en tant que référante et par conséquent, elle s'octroyait, grâce à ce rôle, une légitimité sociale. Il lui arrivait enfin de jouer le rôle de conseillère : elle mettait alors en avant ses connaissances, réelles ou supposées, sur le bienfait de certaines plantes, et sur leur efficacité curative. Ainsi, elle conseillait à certaines femmes l'utilisation de plantes, tel le

et mère de trois enfants, ayant connu une mobilité sociale ascendante. Avec ses cheveux blancs, coupés courts, ses yeux verts, son pantalon gris et sa

romarin auquel elle attribuait des vertus esthétiques et curatives.

Pour expliquer les diverses attitudes de cette femme,

nous ferons référence au concept de rôle, dans sa pluralité, tel qu'il a été utilisé par E. Goffman. Ce concept est ici considéré comme un « jeu », qui permet à l'individu une plus grande liberté au regard des contraintes extérieures. Nous pouvons, dans ce cas, faire à l'instar de E. Goffman, une analogie entre la « scène théâtrale » et « la vie quotidienne », et considérer alors Halima, comme une actrice jouant différents rôles, selon les situations qui se présentent à elle, puisant ainsi dans son répertoire « *des bribes de représentations qui lui seront nécessaires.* » (Goffman, 1973 (1956), T1, pp.73-74). Ces divers rôles qu'elles jouent au gré des circonstances, peuvent être interprétés comme des « stratégies offensives » selon l'expression de M. Crozier. Comme le souligne d'ailleurs J.D. Reynaud, « *l'interprétation d'un rôle social ne consiste pas seulement à lui apporter des nuances ou de la chaleur, ou une inflexion personnelles. Elle consiste en une véritable stratégie, individuelle ou collective, stratégie de légitimation et, par conséquent, de pouvoir.* » (J. D. Reynaud, 1989, p.51). Ainsi, à travers ces jeux de rôles, Halima mobilise des atouts ethniques et culturels à des fins de légitimation de sa « place » au sein de la société, au sens de E. Goffman.

Cette femme instrumentalise également d'autres atouts, plutôt sociaux, dans un processus de pouvoir, qui vise à instaurer un rapport plus égalitaire dans ces différentes interactions. En effet, par son statut de femme, de personne âgée et d'immigré, et de mère célibataire, elle semble être à la recherche d'une reconnaissance sociale qu'elle retrouve dans cet espace public. Ce rôle peut être dans ce cas analysé comme un rôle compensatoire à ses différents statuts. (G. Freidman, 1967, (1956)).

Cette mise en scène dissimule mal les sentiments ou les ressentiments de ces femmes, dont l'un d'entre eux étant une certaine amertume. Cette amertume se laisse apercevoir lorsque cette femme raconte comment, à l'âge de neuf ans, elle s'est enfuie de chez elle pour venir travailler en France, et comment après deux ans de travail en noir, elle a été reconduite au Maroc sans être payée et avec comme seul bagage son billet de train, et un kilo d'orange, ceci contraste avec le rôle de la personne « joyeuse et insouciant » qu'elle semble jouer.

Un autre sentiment ressenti est celui de la vulnérabilité. Cette vulnérabilité se découvre à travers la colère qu'elle exprime à l'encontre de ses enfants, dont les choix et les modes de vie, ne correspondent

pas à ses attentes, puisqu'elle désapprouve leur choix matrimoniaux, et regrette leur ascension sociale, qui les rend peu fiers de leur mère, qui vit toujours dans une « cave » de 13 mètres carrées. En effet, son logement est considéré par ses enfants comme dégradant, puisque ils refusent d'y emmener leurs propres enfants.

Cette souffrance sociale due au décalage entre ces attentes socialement construites et la perception du présent (T.Gurr, 1970) apparaît aussi lorsqu'elle nous décrit la difficulté de l'un de ses fils à être embauché comme comptable pour des raisons de discriminations raciales. En effet, Halima se présente comme une personne qui a mobilisé de nombreux efforts, et mis en oeuvre des stratégies à long terme en vue d'une promotion sociale pour elle et ses enfants. Mais, elle se rend compte que ses attentes en terme de reconnaissance familiale et sociale, sont en décalage avec la réalité qu'elle perçoit. Ce désenchantement s'est traduit alors par cette mise en scène, qui lui permet de retrouver la place qu'elle estime lui revenir dans la société française, qu'elle a investie de valeurs mythiques, qui sont quelquefois en contradiction avec la réalité sociale. Enfin, cette souffrance qu'elle laisse apparaître dans les « coulisses », montre ce désir de compenser cette réalité en jouant des rôles qui visent à l'atténuer.

Face aux incertitudes et aux relations impersonnelles qui sont propres à la société française, l'individu, en l'occurrence Halima, essaye d'utiliser cet espace comme un espace de légitimation de soi, en mettant en avant des singularités liées à son statut de femme, d'immigrée, et de personne âgée. Ainsi, comme le souligne G. Simmel, l'individu « *a recours à la particularisation qualitative pour obtenir à son avantage, par l'excitation de la sensibilité aux différences, la conscience du cercle social d'une façon ou d'une autre* » (Simmel, G.; 1989 (1903), pp.248-249). Dans ce cadre, en faisant référence dans une situation donnée à des registres ou à des représentations culturelles liés à son pays d'origine, ou au contraire à un code culturel de la société française, en mettant l'accent sur le genre, ou bien sur l'ethnicité, Halima met en oeuvre des stratégies que l'on a qualifiées d'offensives dans le sens où l'acteur, d'une manière réfléchie et rationnelle, contrôle les sources d'incertitudes tout en imposant à autrui sa façon de définir et de régler le problème (M. Crozier; Friedberg, 1977).

En d'autres termes, nous pouvons conclure, en

rattachant l'idée de stratégie au concept de la liberté, que Halima use de cette liberté, en tant que possibilités d'agir, pour négocier une position sociale plus égalitaire dans l'interaction sociale.

Le café, espace de loisir, espace masculin

Pour analyser les espaces de loisirs, il est souhaitable de s'intéresser à l'organisation de l'ensemble de la société, car, tout espace, souligne Janne, est marqué par le système social avec ses hiérarchies, ses institutions, et ses groupes divers. (Janne ; 1968) En effet, pour expliquer les différentes formes de fréquentation de ces espaces de loisirs, il est nécessaire de prendre en considération des variables telles que le sexe, la classe sociale, et l'âge.

Pour appréhender plus particulièrement cette question, nous nous appuyons sur une enquête effectuée à Paris en 2001, auprès de femmes maghrébines âgées, qui avait pour but la création d'un « café social », susceptible de remplacer un club de personnes âgées, et qui voulait démontrer le besoin des personnes âgées immigrées d'un espace de loisir spécifique qui prenne en compte leur niveau de vie économique, et leur culture d'origine.

D'après cette enquête, les femmes immigrées marocaines âgées ne fréquentent pas, ou guère, le café. Les raisons sont liées, selon elles, d'une part, à leur niveau économique, d'autre part à la division sexuelle de l'espace, telle qu'elles l'imaginent dans le pays

d'origine. Pour illustrer notre propos, nous livrerons l'expérience de Rachida, lorsqu'elle s'est rendue à un thé dansant, en compagnie d'une amie: « *Je me suis rendue à ce thé dansant, avec ma copine française. J'ai demandé d'abord à mes enfants leur avis, et ils m'ont encouragé à y aller. Tu sais, mes enfants*

n'ont plus le temps de venir me voir. Ils travaillent toute la semaine, et le samedi, dimanche, ils ont envie de faire autre chose. Et lorsque j'y suis allée, un homme d'origine africaine m'a invité à danser. J'ai refusé d'abord poliment en prétextant le fait que je ne savais pas danser sur ce genre de musique, mais il a insisté, en me disant que si je suis venue ici, c'est pour danser, si non, je n'avais qu'à rester chez moi. J'étais vraiment en colère, et je lui ai répondu que si je suis là, c'est parce que j'avais payé, et surtout pas pour voir des types comme lui, et je suis partie. Et depuis ce jour, je n'ai plus remis les pieds dans ce genre d'endroits » (Rachida, veuve, retraitée, mère de quatre enfants).

L'exemple de cette femme, qui n'est pas unique, illustre bien la position de certaines femmes marocaines de cette génération, à l'égard des espaces de loisirs. En effet, la mixité de ces lieux est invoquée par plusieurs femmes comme un facteur d'exclusion, surtout lorsque cette mixité s'accompagne de l'image négative attribuée aux femmes qui fréquentent ces lieux, assimilées à des femmes « faciles » ou « peu respectables ». Cette image négative, mythique ou réelle, ajoutée au faible pouvoir économique de ces femmes, constitue ainsi un obstacle, qui les empêche de fréquenter le café, puisque tout individu donne un sens à l'espace et définit les lieux en termes culturels. (J. Spradly J.; B. Mann, 1975).

La perception du café chez les femmes immigrées marocaines âgées peut être comparée à la manière, dont le bar était considéré dans les années 1970. J. Spradly montre, en décrivant le bar de « Bradly's », que ce territoire est investi de symboles et de sens, que l'on ne peut comprendre, que si l'on se réfère à la culture d'une société, car l'espace, selon lui, constitue une projection des représentations collectives, sociales et culturelles. Le bar de « Bradly's » forme un espace essentiellement masculin, et l'exclusion des femmes s'effectue d'une manière implicite, à travers le choix des boissons, la place occupée dans le Bar, l'intimidation dont font l'objet les femmes, produite par les serveurs, et la lenteur du service. Ainsi, écrit-il « *l'un des messages les plus puissants communiqué par les aménagements territoriaux à l'intérieur du bar concerne les différences entre les sexes. (...) Le territoire est chargé de sexualité tout comme la division du travail et la structure sociale du « Brady's. » » (Ibid p.179). La référence à la culture*



d'origine de femmes immigrées âgées permet donc de comprendre la faible fréquentation du café par celles-ci, lieu traditionnellement réservé aux hommes. Elle nous permet également de dévoiler la dimension cachée de ce lieu, selon l'expression de E. Hall ; dimension qui reste, pour la plupart du temps, inconsciente: «*Nous traitons de l'espace un peu comme nous traitons du sexe. Il est là, mais nous n'en parlons pas.* » (E. Hall, 1971 (1959), p.147).

Ainsi, les femmes marocaines âgées sont réservées à l'idée de se rendre au café, mais ne sont pas pour autant réticentes à l'idée de fréquenter un salon de thé. Car ce dernier rassure la plupart de ces femmes sur leur respectabilité en tant que femme, et préserve, en quelque sorte, leur honneur, montrant du même coup, la connotation négative du café dans l'imaginaire collectif marocain. La question de l'honneur est en effet ici très importante, parce qu'elle met l'accent sur la manière, dont les femmes appréhendent leur image de femme immigrée, qui doit être, à leurs yeux, sauvegardée. Ainsi, le « nif », ou l'honneur, est avant tout « *ce qui porte à défendre* », à n'importe quel prix, « *une certaine image de soi destinée aux autres.* » (P. Bourdieu, 1972). Cette image préservée, fondamentale pour ces femmes, est garante de l'intégrité de leur honneur de femme marocaine âgée. Car, il faudrait souligner que ces femmes se sont appropriées le « point de l'honneur » qui était réservé aux hommes, et qui demeure, selon P. Bourdieu « *le fondement de la morale propre à un individu qui se saisit toujours sous le regard des autres, qu'il a besoin des autres pour exister.* » (Ibid. p.29).

Ainsi, cet honneur masculin ou « viril », mis en exergue traditionnellement dans le pays d'origine, est peu à peu récupéré dans le pays d'immigration par les femmes, et notamment par ces femmes marocaines âgées, qui sont chefs de famille, non seulement en France mais déjà dans le pays d'origine, et qui se présentent, en raison de leur âge, comme les garantes de l'honneur national marocain.

Ces femmes sont placées devant des contradictions, qu'elles doivent assumer : celle de l'image de femme « respectable », c'est-à-dire, une femme qui respecte les dogmes, et qui préserve sa qualité de femme marocaine, et celle de femme indépendante, chef de famille, en quelque sorte, celle d'un homme. Cette contradiction est encore renforcée dans un contexte d'immigration, qui pousse, à cause de son système de valeurs, cette contradiction à son pa-

roxysme. En effet, plus que l'appartenance à une classe populaire, et le fait d'être une personne âgée immigrée, c'est l'image négative du café dans le pays d'origine, comme espace réservé exclusivement aux hommes, - espace de jeu et de drague pour les uns, espace d'attente et de chômage pour les autres - qui fonctionne comme un repoussoir pour ces femmes. Celles-ci sont en effet imprégnées par cette image du café, qui était un lieu pour retraités qui jouaient aux dames en attendant l'heure du dîner, et pour chômeurs qui discutaient toute la journée autour d'un fond de café noir, ou d'un verre de thé à la menthe. Ce lieu demeure, par ailleurs, un espace de construction d'amitiés masculines et de constitution d'une norme sociale dominante qui exclut ces femmes.

Pratiques rituelles à la mosquée : des pratiques de compensation sociale

Les pratiques rituelles des femmes marocaines âgées à la mosquée de Paris, seront analysées à l'aide de la définition du rite du Dictionnaire de sociologie de R. Boudon : « *Le rite est à considérer analytiquement comme ensemble de rôles, la situation des acteurs, leur position et les conduites stéréotypées sont théâtralisées en une sorte de drame institué. Fonctionnant selon l'axe contrôle-dépendance, le rite souligne à la fois les relations asymétriques interindividuelles, la réciprocité des rôles et le partage d'idéaux communs.* » (R. Boudon, 1997)

A partir de cette définition, nous allons tenter d'illustrer cette relation asymétrique, qui peut exister entre des individus accomplissant des pratiques rituelles, observée le Vendredi, à plusieurs reprises, à la Mosquée de Paris. Ce jour là, nous avons pu constater que Khadija, une marocaine retraitée, veuve, et vivant seule, utilisait le lieu de cette mosquée, pour reconquérir une position sociale, liée tant à son âge qu'à sa qualité de femme « Hadja », femme qui a accompli le pèlerinage à la Mecque. En effet, assise sur une chaise, (alors que la prière se fait à terre), prétextant un mal de jambes, Khadija dominait les autres femmes, qui formaient un cercle autour d'elle, et qui étaient venues à la mosquée, en emportant avec elles du couscous, du lait et des dattes, pour se restaurer et partager cette nourriture, en attendant l'heure de la prière suivante. N'ayant rien emporté, elle se contenta de distribuer de la nourriture que les autres femmes



tenaient à lui offrir en premier lieu, en attendant qu'elle accomplisse le partage. A la question «pourquoi ne mangez-vous pas vous-même la nourriture que vous avez partagée ?» Khadija répondit : *Si je veux du couscous, je le préparerais chez moi, comme ça, ça sera propre*. Cette femme âgée «distribua» également la parole, et donna des conseils aux autres femmes, en ponctuant ses phrases de la manière suivante : *Quand, j'ai été à la Mecque*, ou bien, *l'Imam de la Mec m'a dit que*. (Khadija, retraitée, 62 ans)

Cette mise en scène ritualisée permet à ces femmes de mettre en valeur leur «qualité» de femme âgée et celle de femme «Hadja» ; deux qualités d'ailleurs corrélées dans l'esprit de la plupart des Marocains. Elles tentent alors de faire oublier la position de dominées, qu'elles occupaient, en tant que femmes et qu'immigrées en France, et essaient de retrouver la place qu'est supposée occuper la personne âgée dans le pays d'origine. En effet, comme le constate C. Lacoste-Dujardin, à propos des femmes Kabyles, le rôle et le statut de la femme change, lorsqu'elle devient plus âgée. Ainsi, à cette «grande femme» *tamghart* (au pluriel *timgharin*) revient les rôles sacralisés, au titre de *prêtresse domestique, nécessaire et suffisante qu'elle se soit montrée féconde en garçons, concourent ainsi à la richesse du patrilignage.* » (Lacoste-Dujardin, 1991)

Cette image valorisée de la personne âgée dans les pays du Maghreb, a été fortement remise en cause par l'immigration en France. Comme le précise A. Sayad, «l'immigré-chômeur», de même que «l'immigré-âgé» est antinomique, voire un contresens. (A. Sayad, 1993). C'est pourquoi, ces immigrés cherchent à inventer des justifications de leur pré-

sence pour mieux la légitimer. La Mosquée, par exemple, est un lieu où les femmes immigrées âgées peuvent justement légitimer leur présence. Elle représente un ultime espace, où la qualité de personne âgée est encore, selon ces femmes, respectée. Elle est également un lieu, où ces femmes tentent d'utiliser leur handicap de «femme âgée», que l'on peut qualifier de véritable stigmaté, comme une base d'organisation de leur propre vie, car, souligne E. Goffman, «*parmi les siens, l'individu stigmatisé peut faire de son désavantage une base d'organisation pour sa vie, à condition de se résigner à la poser dans un monde diminué.*» (E. Goffman, 1975, p.33)

La Mosquée est en outre un lieu privilégié pour ces femmes, parce qu'elle leur permet de manier l'information. «*Le problème, affirme E. Goffman, n'est plus tant de savoir manier la tension qu'engendrent les rapport sociaux que de savoir manipuler de l'information concernant une défiance: l'exposer ou ne pas l'exposer, le dire ou ne pas le dire, feindre ou ne pas feindre, mentir ou ne pas mentir et dans quel cas; à qui; comment; où et quand.*» (Ibid. p.57) En effet, ces femmes trouvent dans cet espace, une occasion de faire circuler des informations générales touchant à la vie sociale et quotidienne, et de dissimuler d'autres informations qu'elles estiment plus personnelles.

Elle est également un espace de contrôle social perceptible dans les relations qu'entretiennent les femmes entre elles. Khadija, par exemple, utilise dans la mosquée son handicap physique, l'arthrose, pour s'asseoir sur une chaise, et contrôler les autres femmes, en semblant au courant de leurs problèmes familiaux. Cette manière de rendre visible ce stigmaté, fait référence à la notion de «manipulation de l'information», qui suppose que l'individu stigmatisé ait conscience de sa «tare», et participe à une mise en scène de cette dernière, à des fins de contrôle social de son groupe.

Cette mise en scène, pour terminer, est liée à l'isolement de ces femmes et à leur désir d'en découdre. Car, en raison de l'absence de communautés organisées en France, les femmes marocaines, récemment venues sur le territoire français, connaissent des difficultés à être reconnues dans la société française. Le cas de Fatima à cet égard est très éloquent. Arrivée, depuis un an pour rejoindre ses enfants, séparée de son mari resté au Maroc, elle se plaint de son expérience de la solitude, et du manque de sociabilité des autres femmes marocaines :

«Non, je ne connais aucune femme marocaine, depuis mon arrivée en France. A part une à qui j'ai rendu visite l'autre jour et qui a perdu son mari. Tu sais on rencontre quelqu'un, on ne sait jamais ce qu'il va dire dans ton dos, alors je préfère ne rencontrer personne» (F., 60 ans, séparée, femme au foyer)

Nous percevons ici, non seulement l'isolement social de cette femme, mais surtout sa souffrance due au commérage des Marocaines, anciennement installées en France. Ainsi, au sein de la Mosquée de Paris, ces femmes immigrées usent de la fonction sociale du commérage, pour contrôler, dénigrer et exclure les autres femmes. En effet, selon N. Elias, le commérage «a pour fonction de rejeter les individus et de briser les relations. Il peut être utilisé comme un instrument d'exclusion hautement efficace.» (N.Elias, 1986)

Conclusion

L'espace du marché, l'espace du café, et celui de la mosquée, en tant qu'espaces publics, peuvent permettre aux femmes marocaines âgées immigrées, une forme de reconnaissance sociale dans la société française. Tandis que l'espace du marché, ainsi que celui de la mosquée, leur offrent une certaine place reconnue, voire même quelque fois respectée, le café, quant à lui, reste un lieu qui leur est fermé, parce ce qu'il est encore connoté négativement, et demeure une réserve masculine. Cependant, l'espace de la mosquée, lui aussi réservée traditionnellement aux hommes, est devenu un lieu que ces femmes se sont appropriées et ont investi différemment. En effet, à travers la nourriture apportée et les discussions amorcées, ces femmes âgées ont introduit des pratiques domestiques dans cet endroit, pour se l'approprier en tant qu'espace public. A la lumière de cette expérience, nous pouvons comprendre d'autres expériences d'appropriation d'espaces publics par ces femmes, comme celle du monde associatif, où nombre de celles ci commencent à prendre la parole. Ces expériences, certes minoritaires, montrent toutefois le désir de ces femmes immigrées âgées d'être reconnues dans ces espaces publics, qui leur confèrent une reconnaissance sociale, fondée sur des critères symboliques et ethniques, en tant qu'acteurs sociaux bénéficiant de réelles marges de manoeuvre. ■

arp

Association des Revues Plurielles

Après avoir créé en 2001 un portail internet (www.revue-plurielles.org), une vingtaine de revues françaises se sont regroupées en association pour développer des moyens de promotion et de diffusion en commun.

Si chacune des revues affirme son indépendance et sa spécificité, l'ensemble des revues se reconnaît dans des objectifs communs et partagés : favoriser les réflexions et les expressions relatives au pluralisme culturel et aux mobilités migratoires dans le monde d'aujourd'hui, la promotion des cultures du monde et du dialogue interculturel, la lutte contre les préjugés racistes et xénophobes et toutes les formes de discrimination.

Les projets de l'association sont concrets : il s'agit bien sûr de faire circuler les idées, mais également de mutualiser des moyens de promotion et de diffusion sur internet, à l'étranger et surtout auprès des libraires, de faire connaître et défendre les publications de ses adhérents, de participer à des salons et colloques, d'organiser des rencontres sur les thèmes dont les revues sont porteuses.

Portail internet des revues plurielles :
<http://www.revues-plurielles.org>